

filles d'un regard tendre, où se peint en même temps un sentiment de mélancolie, comme un instinct de la fuite du temps que la jeune fille ignore : nuance très-délicate, indiquant que l'homme sait plus que sa jeune compagne et exerce sur elle une certaine protection. Quant à la couleur, elle est d'un grand éclat. Ce groupe a un relief puissant sur le fond sombre du paysage, il est entouré d'un air et d'un espace surprenants, et pourtant il n'y a rien de tranché. Le milieu du tableau laisse voir l'azur du ciel, et au second plan un vieillard assis qui tient deux crânes, peut-être ceux de deux amants qui jadis ont joué les mêmes jeux et laissé couler les heures dans le même passe-temps. — Grande impression de mélancolie et de philosophie dans l'ensemble de la composition. Le groupe est sous une touffe de sombre feuillage. Au delà est une pente herbée et boisée, la campagne d'un vert profond, puis l'azur immense du ciel. C'est la richesse, la splendeur du Midi transportée sur la toile, et ce fond si chaud, si vigoureux de ton, ajoute à la poésie de la scène qui se passe au premier plan. »

Ainsi va ce jeune esprit, et il commente avec le même mélange d'imagination vivifiante et de sagacité réfléchie la musique et l'art littéraire, la *Symphonie Pastorale* et *Don Juan*, la *Tempête* et *Othello*. En analysant, il peint, il recompose, il ajoute peut-être; il donne l'exemple tout à la fois de la critique et de l'art, ou plutôt sa critique est elle-même un art, une libre et vive interprétation.

V

Cette sévère et charmante étude, M. Alfred Tonnellé la poursuivait tantôt dans les voyages, tantôt au milieu de sa famille, en Touraine, loin du monde et du tourbillon de Paris. Assurément, dans sa position, dans sa fortune, dans sa vie, tout concourait à exprimer l'idée de la sécurité et de la confiance, si ce n'est du bonheur. Et pourtant il avait, lui aussi, sa tristesse, non cette tristesse malade et vulgaire qui se nourrit de vanité, qui se consume dans la plainte stérile et qui fut autrefois une contagion, mais cette mélancolie plus saine qui est le tourment des âmes délicates, et dont le fond est, comme il le dit lui-même, « la fuite du temps, le regret du passé, les aspirations vers un avenir meilleur, l'amour et la jeunesse. » Ce jeune homme, aimé des siens, entouré de tous les biens, convié à l'avenir, a parfois, comme dans un éclair, les visions de la mort.

On dirait qu'il se sent pour peu de temps en ce monde. « On passe toute la vie à se préparer à vivre, dit-il; on veut se faire un établissement parfait, on s'arrange une demeure : encore ceci, et il n'y manquera plus rien. Il semble que chaque jour les apprêts en vont être terminés, que c'est demain qu'on y entrera, et la mort arrive avant qu'on se soit installé dans la vie. » Un jour, répondant à un de ses amis qui vient de lui annoncer la naissance d'un premier enfant, il lui écrit : « Hier encore

nous voyions tout au-dessus de nous, et déjà voici poindre une génération nouvelle qui va nous regarder à notre tour comme nous regardions autrui.... Singulier moment! ne trouves-tu pas? Peut-être moins que moi qui ne suis presque que spectateur; mais je t'assure que cela me surprend de penser que c'est bien à toi que je parle de ton fils, que nous commençons à prendre la place où nous avions coutume de regarder et de rencontrer nos pères, et que d'autres viennent se placer à ce premier rang où il semblait que nous dussions rester toujours. Sérieux moment aussi, et qui nous fait voir les bornes de cette vie si près de nous des deux côtés! Ces petits seront bien vite ce que nous sommes à présent, et nous, que serons-nous alors? Vraiment c'est bien peu de chose que ce passage... »

Les pensées de M. Alfred Tonnellé sur la nature ont de même je ne sais quelle grâce mélancolique et mystérieuse. « O tranquillité! dit-il dans un fragment; ô douceur insinuante et triste, ô calme de la lumière, du ciel, de l'atmosphère d'automne! A chaque instant, sans vent, sans bruit, des feuilles se détachent et tombent légères sur le flot qui les emporte. Le soleil descend et baigne les touffes d'arbres d'une lumière de plus en plus dorée et riche. Pas un mouvement dans l'eau ni un bruit sur la terre! L'homme est le seul être animé, bruyant, dans la nature mourante; quand il se tait, tout se tait recueilli autour de lui. Il n'y a pas de saison, il n'y a pas de printemps tout gonflé de séve et d'espérances nouvelles, tout tiède, tout fleuri et

tout embaumé, qui ait pour moi un charme comparable à celui de l'automne. »

Ce sentiment de la nature, qui ressemble à l'effusion méditative d'une âme dans la solitude, prend une forme plus animée dans quelques fragments où M. Alfred Tonnellé fixe ses impressions de voyage. Lorsqu'il visite l'Allemagne ou l'Angleterre, lorsque, dans la dernière année de sa vie, il va voir les Pyrénées et nouer avec elles une intime connaissance, il se raconte à lui-même ce qu'il ressent; il peint en voyageur ces spectacles divers qui passent sous ses yeux : Belvoir-Castle et la cathédrale de Peterborough, les cimes pyrénéennes de la Maladetta et de la Forcanade, les villages espagnols d'Urgel et de Rosas.

« Belvoir-Castle, octobre 1857.

« Au delà d'une vaste pelouse, se dresse de loin, sur une éminence sortant d'un bois épais qui enveloppe son pied, la masse imposante du château, avec ses tourelles, ses donjons, ses créneaux, se détachant sur le ciel. C'est de l'effet le plus grandiose. Cette construction féodale commande au loin une verte et riche campagne qui tout entière forme son domaine. Il faut voir la fierté de ce château fort, l'étendue des plaines qui l'entourent, la position sûre, bien assise, de ces masses puissantes, pour se faire une idée de la hauteur où est placée l'aristocratie anglaise et de la puissance territoriale qu'elle conserve. Ces grands *estates*, ces parcs immenses étendus au loin sous la protection de ces

manoirs, auxquels ils tiennent, donnent une grande idée du rang que tient encore cette noblesse. La nation libre voit s'élever au-dessus d'elle et reconnaît des existences aussi riches, aussi dominatrices, qui dépassent autant le niveau commun que ce château s'élève au-dessus de cette grande campagne, et les maîtres de ces châteaux laissent s'agiter autour d'eux, respectent et entretiennent la liberté de la foule, à laquelle leur position et leurs richesses les rendent si supérieurs. Ce château devient à mes yeux comme le symbole de la puissance de cette grande aristocratie anglaise. Il faut voir cela pour comprendre ce pays. Nulle part l'intégrité de ces grandes existences seigneuriales n'a été conservée, du moyen âge jusqu'à nos jours, comme dans ce pays, qui marche en avant de tous dans les voies modernes. C'est qu'avec le temps ces puissances ont dû changer la nature et les moyens de leur influence, et sont toujours restées à la tête du mouvement de leur siècle. Aussi les signes de leur influence sont-ils toujours restés debout, sont-ils vivants et vrais encore aujourd'hui, et non un symbole vide et un souvenir; aussi nous surprennent-ils par leur imposante majesté. »

« Peterborough, octobre 1857.

« Rien de plus charmant que l'entourage de la cathédrale de Peterborough. Ces cathédrales anglaises sont entourées d'un pittoresque mélange de verdure, de ruines, de petites maisons. C'est ici qu'on en trouve l'ensemble le plus complet. A droite

de l'église, quelques débris de cloître, de beaux arceaux d'ogive primitive; plus loin, dans tout l'espace gazonné et ombragé qui entoure l'église et qu'occupaient les anciennes dépendances, circulent des *lanes* irréguliers parmi des pans de murs, des jardins, de charmants petits cottages. Des arbres colorés des teintes de l'automne étendent leurs grands rameaux; le lierre, d'un vert vif, d'une feuille vigoureuse, tapisse les murs, grimpe dans les ruines et les voile à demi. Les oiseaux chantent sous ces bosquets comme si c'était le printemps. De charmantes petites maisons, reluisantes de l'éclat de leurs vitres, de leurs portes peintes, de leurs stores, à moitié cachées dans ces débris, sont rangées le long des *lanes*. Quelques-unes sont tapissées de houx, des buissons croissent devant la porte; parfois quelques fleurs coquettes décorent le seuil...

« Le portique de la cathédrale est magnifique; la hauteur de la voûte, la beauté et la hardiesse de ces faisceaux de colonnettes qui y montent, frappent et satisfont. Un élan et un repos de l'esprit tout à la fois : un élan dans la poursuite de ces légères colonnes, un repos dans leur beauté; exactement ce qu'est l'idée ou l'amour de Dieu, un élan vers lui, et un repos en lui! C'est ce que traduisent ces pierres. Voilà ce qu'elles disent dans leur langage. C'est la même impression éveillée dans l'âme. Les oiseaux nichent et chantent sous les voûtes de ces cathédrales comme s'ils y trouvaient aussi l'image des grands bois. Ils volent dans l'ombre religieuse et effleurent de l'aile les feuillages de pierre comme

sous une autre forêt sacrée et symbolique. A l'entrée du chœur, d'un côté, on voit la tombe de Catherine d'Aragon; de l'autre, une plaque de marbre noir à l'endroit où le corps et la tête de Marie Stuart furent inhumés venant de Fotheringay. On montre encore, accroché au mur, le portrait du vieux *sexton*. En effet les traits de celui qui avait eu dans la vie le soin de deux si tragiques funérailles méritaient d'être conservés. Il tient son trousseau de clés; il a de longs cheveux et une longue barbe blanche, l'air triste et saturé d'expérience, branlant sa vieille tête aux choses de ce monde comme un homme du destin, et comme si son lugubre office avait laissé une empreinte sur son visage. »

Et à côté qu'on place ces descriptions de contrées toutes méridionales!

« Urgel, août 1850.

« Maisons hautes et étroites avec balcons et toits très-saillants. Des ruelles où des toiles tendues de chaque côté se rejoignent et forment une espèce de voûte irrégulière au-dessus de la rue. Murs blancs, peu d'ouvertures; sous les maisons, grandes galeries d'arcades profondes et sombres. Là dans l'obscurité, sans apparence, se cachent les boutiques ou échoppes, qui semblent vouloir fuir les regards plutôt que de les attirer. Les hommes coiffés de leurs grands bonnets rouges, les femmes en jupes bleues, tabliers éclatants rayés, corsages de velours, la tête couverte d'un mouchoir blanc noué sous le menton et enveloppant tout le cou, presque des béguines.—

Un beau grand jeune gars sautant avec une jeune fille devant l'église. Expression de sérieux presque sévère, réserve et air contenu, d'autant plus frappant qu'en dessous on sent la force et l'ardeur. Les prêtres en grand nombre; coiffés de leur grand chapeau, enveloppés dans leur manteau noir; ils ont quelque chose de très-sévère. La cathédrale, vaste bâtiment sombre et massif, roman, du onzième siècle, retouché, rapiécé, altéré et mutilé de mille manières. L'intérieur est un vaisseau très-élevé et imposant... Dans ce sombre intérieur ne glissent que quelques rayons de jour égarés, étranges, perçants, d'une lueur et d'une couleur singulières. C'est du Rembrandt méridional.

Cela me rappelle la synagogue de Prague, un culte jaloux et sombre. Sur les pupitres d'énormes missels, devant le sanctuaire de grandes lampes en cuivre, quelque chose de gigantesque, de sombre et de terrible qui a un cachet particulier et fait une profonde impression. Tout cela porte bien le caractère de la dévotion espagnole, sombre, ardente, exaltée, sans charme. Ils ont saisi et conçu puissamment la *réalité* des doctrines religieuses et du culte, mais jusqu'à un rude matérialisme. Alliance étrange d'imagination exaltée et de caractère décidé avec l'absence d'idéal! Je ne m'attendais à rien de si frappant... Un peu derrière la cathédrale, sur une place, palais épiscopal. Petit jardin où poussent quelques tiges de maïs, quelques arbres à peine agités par un souffle sous le soleil brûlant. Il y a un sentiment de mélancolie profonde dans ce silence,

ce calme recueilli et cette solitude au sein de cette vive et chaude lumière. Un cadran grossier sur le mur. *Sicut umbra transit homo*. Monté le grand escalier désert et entré jusque dans la galerie qui s'ouvre d'un côté dans les appartements, de l'autre donne sur le petit jardin. On a d'une fenêtre la vue de cette belle vallée de la Segre inondée de lumière entre les pentes douces des montagnes. Délicieux horizon et charmant ensemble que ce pauvre palais épiscopal ! On aimerait à y vivre mélancolique, isolé, détaché. C'est la première fois que je comprends la mélancolie dans le Midi. »

« Rosas, août 1858.

« Rosas. — Une pauvre petite ville insignifiante de six cents maisons basses, éclatantes de blancheur, couvertes de toits rouges, rangées en file le long de la mer, au fond du golfe. Un fort en ruine à l'entrée, et sur le rocher du cap quelques pans de mur du fort de la *Trinidad*, détruit par les Français. Déjeuné dans un petit pavillon, sur le bord de la mer, le plus près possible de cet éblouissant tableau... Ciel parfaitement clair, mer très-légèrement *asperata* par la brise. Autour de cette admirable mer, la belle baie de Rosas décrivant sa vaste et gracieuse courbe; à gauche, le cap que forme la pointe extrême de l'Albere dans la mer; tout l'autre côté bordé de montagnes lointaines qui apparaissent à l'horizon; ces montagnes, et surtout la chaîne des Pyrénées, d'un ton vaporeux, délicat, lumineux, exquis, se rapprochant de la teinte du ciel... Monté

sur une petite jetée en bois et avancé au-dessus de l'eau bleue; assis, contemplé, aspiré par tous les pores la lumière, l'air, la mer, la beauté, la caresse de toute la nature. C'est comme l'apparition du Midi qui se lève devant moi, le sens de cette nature qui s'éveille, l'entraînement invincible qui opère...

Quelle différence avec la nature allemande, avec les fraîcheurs touffues et mystérieuses, les brouillards, le *Waldleben*, la profonde vallée de la Forêt-Noire, les retraites, la vague rêverie, l'impression plus intérieure ! Ici tout est ouvert, tout est lumineux, tout enivre et pénètre l'homme d'une caresse si douce, qu'elle lui fait oublier toute autre chose que de la sentir. La terre n'est rien ici; elle peut être sèche, aride; il y a la lumière, l'eau, le ciel et la forme; une fleur de beauté sur toutes choses. Volupté physique et esthétique de ces climats. Demeuré là une heure couché. Cela semble si naturel aux gens du pays et aux matelots catalans qui vont et viennent, ils comprennent si bien le repos, qu'ils passent sans me déranger et me disent : *No se mueva*. Deux vaisseaux en rade chargés de blé et qu'on décharge; va-et-vient de barques des navires à la terre. Tout devient beau dans cette lumière et sur ces ondes foncées. Forme charmante des barques avec les sacs de blé entassés au milieu. Le soleil frappe leurs bords; c'est un plaisir de les voir voguer moitié dans cette eau, moitié dans cette lumière limpide. Les hommes qui déchargent les sacs, coiffés de grands bonnets rouges, les pantalons relevés jusqu'au haut des cuisses, entrent dans l'eau jusqu'au-dessus

du genou. Beaux jarrets tendus, brunis. — Encore un commentaire des tableaux de Claude! Comme il avait admirablement senti la beauté de ces scènes, de ce mouvement des ports du Midi, au milieu de cette atmosphère pure, l'éclat, la poésie ineffable répandue sur toute cette activité, le charme de ce mouvement qui met en jeu et fait valoir encore l'eau et la lumière, et comme il a fixé tout cela! »

Je n'ajouterai plus qu'une note de ce dernier voyage dans les Pyrénées françaises et espagnoles.

« Je m'attarde, écrit-il un jour, et m'assieds seul un quart d'heure au bas du sommet, au-dessus du val d'Aran, que couronnent encore les monts de Catalogne. Lumière chaude et vaporeuse du Midi! Il faut un peu de solitude et de recueillement pour se pénétrer du sentiment d'élévation et de paix sublime qu'inspirent ces hauteurs. On ne voit plus que des sommets purs nageant dans l'éther et tendant en haut pour s'y perdre dans la sérénité et la tranquillité; les bas lieux de la terre ont disparu et sont oubliés. Puissent toutes les basses pensées, tous les soins vulgaires, tout ce qui rattache et rabat notre vol vers l'*udam humum* disparaître avec eux! Mais combien, et des meilleurs, les font monter avec eux jusqu'à ces hautes régions? Combien de souillures, de vils désirs ou de mesquines préoccupations d'âmes émoussées ont été promenées sans respect sur ces temples sereins! Ils n'en gardent pas la trace. Les souillures des hommes s'y fondent et s'y effacent plus vite que leur neige au soleil, et ils demeurent éternellement purs et frais, source éter-

nelle de fraîcheur et de pureté à l'âme qui sait s'y isoler et s'y asseoir. »

VI

Lorsque le jeune voyageur s'enivrait ainsi de la sérénité des hautes montagnes et de la lumière du Midi, lorsqu'il gravissait les cimes neigeuses de la Maladetta et de la Forcanade, il n'avait plus que peu de temps à vivre; ses jours étaient comptés. Dans cette excursion même, M. Alfred Tonnellé se sentit pris du premier accès de la fièvre qui allait l'emporter. Pressé de voir encore, il résistait, il prolongeait son voyage dans le midi de la France. Plein de jeunesse, confiant dans sa force, il voulut vaincre le mal, il fut lui-même vaincu. La maladie lui laissa à peine le temps de rentrer dans sa famille, à Tours, et au premier moment de repos elle éclata dans sa foudroyante intensité. Le 14 septembre 1858, M. Alfred Tonnellé était encore à Vaucluse, évoquant la mémoire de Pétrarque, et le 14 octobre il était mort; ce qui reste de lui, c'est ce volume inachevé comme sa carrière, plein de choses diverses comme son esprit.

Ce n'est pas un livre, ce n'est pas un ouvrage, c'est un ensemble de pages éclairées de cette lumière triste que laisse une âme en s'envolant. Si je ne me trompe, ces pages révèlent un penseur sévère et doux, entraîné vers toutes les choses élevées, doué d'un instinct religieux de la beauté, unissant une intelligence exquise de l'art à un sentiment réfléchi

de la nature. C'est évidemment une pensée qui n'est point arrivée encore à la précision, à la pleine possession d'elle-même; souvent elle est à peine formulée. Une philosophie, encore une fois, je ne la chercherai pas dans ces fragments; elle n'y est pas, ou elle n'y est qu'à l'état d'ébauche, de sentiment, de lueur; elle se manifeste par intervalles, par élans, dans une page sur le *devenir*, selon le langage de Hegel, sur le mouvement permanent et mystérieux des choses, dans un hymne final à la résurrection, inspiré du *Faust* de Goethe, lorsque les chants de l'*Alleluia* pénètrent dans le laboratoire du docteur. Dans ces pages néanmoins, dans ces descriptions de la nature et de l'art, il y a, ce me semble, un esprit, une imagination, une âme, et pour tout dire, ce qui attache dans ces *Fragments*, c'est peut-être moins ce que l'auteur a fait que ce qu'il aurait pu faire.

Encore un mot. Depuis quelques années, on parle souvent de la jeunesse avec sévérité, presque avec dédain; on la représente quelquefois comme livrée tout entière aux distractions vulgaires, à la poursuite des jouissances matérielles, et trop facilement oublieuse de ces cultes plus élevés qui sont le charme, la noblesse et la force de la jeunesse de tous les temps. Il se peut en effet qu'il y ait dans les lettres, comme dans la vie, une jeunesse hardie, peu scrupuleuse, prête à tout tenter pour le bruit, cédant trop aisément à l'ardeur de jouir et de parvenir, et redoutant trop peu le métier et les labeurs faciles. Une vie comme celle de M. Alfred Tonnellé ne

prouve-t-elle pas cependant qu'il peut y avoir aussi quelque part des natures sérieuses, des intelligences choisies, qui se hâtent moins, qui font moins de bruit, et qui, dans le silence, gardent intactes ces chères et précieuses forces morales qui finissent toujours par reprendre leur ascendant en ce monde? M. Alfred Tonnellé est comme un exemplaire de cette autre jeunesse pour qui le culte de l'art et de la beauté n'est pas un mot, et dont l'apparition serait le signe rassurant d'une ère nouvelle.

Il est tombé sur le champ de bataille de la pensée et de la vie; mais en même temps peut-être serait-il simplement juste de croire qu'il n'est pas seul, que d'autres, sans se connaître, sous des formes différentes et dans des conditions diverses, ont les mêmes goûts, les mêmes instincts, le même amour des choses délicates ou élevées de l'art et de la pensée. Et ce serait une suffisante espérance à recueillir dans la mort de ce jeune homme inconnu.

FIN.